Cacl
FRC
1619

LA CALOMNIE,

ODE

A M. NECKER,

Miniſtre d'État, & Contrôleur Général des Finances.

SUR un Autel un Monſtre infame,
Tenant dans ſes iniques mains
La Coupe odieuſe du blâme,
En abreuve tous les Humains.
Le triſte Soupçon, en ſilence,
La Crédulité, l'Ignorance,
Applaudiſſent à ſes accens.
De ſon regard la pâle Envie
L'encourage, & la Jalouſie
Lui prodigue un impur encens.

QUEL eſt donc ce Monſtre farouche ;
Quel eſt ce ſiniſtre appareil ?
Une vapeur ſort de ſa bouche,
Qui ternit l'éclat du Soleil.
Levant toujours ſa tête altière,
De l'Éloquence mâle & fière
Il prend la ſéduiſante voix.
Qu'entends-je ! c'eſt la Calomnie,
Décochant ſes traits ſur la vie
Des Héros, des Sages, des Rois.

QUE ne vas-tu dans les lieux ſombres,
Séjour affreux du noir Pluton,
A ton gré tourmenter les Ombres
Qui paſſent le triſte Acheron ?
Là, redoublant ta barbarie,
Tu pourrois, nouvelle Furie,
Exerçant ton funeſte emploi,
Par tes clameurs, par tes cabales,
Par tes intrigues infernales,
Semer la terreur & l'effroi.

MAIS, Euménide vagabonde,
Tu viens infecter nos climats,
Tout retrace dans ce bas-monde
Les marques de tes attentats.
D'un regard tu troubles la terre;
Jamais le Démon de la guerre,
Ni le feu des séditions,
Ne coûterent autant de larmes;
Et les coups sanglans de tes armes
Sont moins cruels que tes poisons.

AINSI, Prothée, avec adresse,
Changeoit de forme sans efforts:
Tu sais, d'une égale souplesse,
Prendre, quitter un nouveau corps.
Tu sais, dans chaque caractère,
Te montrer à l'homme vulgaire
Sous les traits les plus séduisans.
Tu sais, par de lâches maximes,
Précipiter dans les abymes
Les États les plus floriſſans.

VEUX-TU troubler de la Concorde
Le front & tranquille & ſerein,
A ta voix l'affreuſe Diſcorde,
Comme un éclair la torche en main,
Allume à l'inſtant dans les Villes
Les complots, les guerres civiles;
Tout s'agite, la paix s'enfuit;
Et la plus vile populace
Pille, frappe, détruit, menace,
Dans les ténèbres de la nuit.

DANS tous les ſiècles tu fus telle,
Inſenſible comme aujourd'hui;
Par état injuſte & cruelle;
Te nourriſſant du mal d'autrui.
L'on te vit ébranler des Trônes,
Tu fis chanceller des Couronnes
Aux yeux des plus grands Potentats.
Ce fut toujours ſur le plus ſage
Que tu vomis toute ta rage,
Quand tu fis grace aux ſcélérats.

N'EST-CE pas toi qui dans Athènes
Conduiſis Socrate à la mort ;
Et ne vit-on pas ſous tes chaînes
Agis ſubir le même ſort ?
Henri quatre, par ſa vaillance,
Triompha de ton inſolence,
Ainſi que de ſes ennemis ;
Mais en fut-il moins ta victime ;
Ne tranchas-tu pas par un crime
Des jours à nos beaux jours promis ?

QUE ſert le ſolide mérite
Contre ton fiel & tes rigueurs ?
Si la vertu ſe vit proſcrite,
Le vice eut des adorateurs.
C'eſt en vain que le Sage eſpère,
Si par hazard un ſeul proſpère,
Mille vivent dans les revers.
L'homme trouve dans ſon ſemblable
Un ennemi bas, indomptable,
Qui lui forge toujours de fers.

FÉNÉLON fut, pendant sa vie,
Le jouet des plus noirs complots ;
En tout temps l'homme de génie
Se vit à la merci des sots.
Descartes, même Galilée,
Lisant dans la voûte étoilée,
Purent-ils, loin des envieux,
Observer d'un œil immobile,
Calculer d'une main tranquille
La marche constante des cieux.

N'AS-TU pas aussi tes disgraces,
Malgré nos regrets & nos pleurs,
O toi ! qui marchas sur les traces
Des plus grands Administrateurs.
Toi, NECKER, que la France adore,
Que le Peuple à grands cris implore
Dans ses besoins les plus pressants
Comme toi, malgré leur sagesse,
Sully, Colbert, furent sans cesse
Persécutés par les méchants.

FERME l'oreille aux impoſtures
D'un eſſaim d'Écrivains jaloux ;
Mépriſe leurs foibles murmures ;
En t'occupant de ſoins plus doux.
Il eſt pour le Sage une tâche ,
C'eſt de travailler ſans relâche
Au bonheur de l'humanité.
Le Soleil luit ſortant de l'onde ;
Mais c'eſt pour redonner au monde ,
Par ſes feux , la fécondité.

EH quoi ! ce *Verrès* déteſtable ,
Digne des tourmens d'Ixion ,
Qui ſauva ſa tête coupable
Par ſa fuite dans Albion ,
Peut-il , un inſtant dans ton ame ,
Y porter cette impure flamme
Dont brûle ſon cœur en courroux ?
Peut-il , d'une main criminelle ,
Lancer quelque vive étincelle
Qui ne s'éteigne à tes genoux ?

LAISSE tes ennemis en butte,
Nourrir de coupables desirs.
Le vice enfin trouve sa chûte
Au sein des plus brûlans plaisirs.
Qu'ils s'enivrent de vains délices ;
Que C. . . . . , avec ses complices,
Puissent, percés d'un même trait,
Dans l'oubli finir leur carrière ;
Et dans la plus vile poussière
Expier le mal qu'ils ont fait.

QUE manque-t-il à ton histoire ?
Quand on a bien servi l'État
On a tous les droits à la gloire ;
Rien ne peut en ternir l'éclat.
Sage Ministre des Finances,
Tu remplissois nos espérances ;
Et dans tes opérations
Le pauvre y reconnut son père ;
Il vit un moment la misère
S'éloigner de nos régions.

Oui ! tu redonnes à la France
Le crédit qu'elle avoit perdu.
Pendant la guerre l'abondance
Sourit à chaque Individu.
Le fier Anglais, dans la détreſſe,
Pâlit en voyant notre ivreſſe,
Nos exploits, nos ſuccès divers.
Tes ſoins, protégés par Neptune,
Enchaînoient pour nous la fortune
Au ſein de l'empire des mers.

Ce temps n'eſt plus, & ce bel ordre
Diſparut ſoudain avec toi ;
Bientôt l'anarchique déſordre
Leva ſa tête & fit la loi.
Dieu ! protecteur de cet Empire,
Ne ſouffre point qu'il ſe déchire
Au gré de ſes fiers ennemis ;
Rends-lui ſon Ange tutélaire,
Par ce remède ſalutaire
Ses maux ſeront évanouis.

C'EN eſt fait, quels cris d'alégreſſe
Se font entendre dans les airs ;
Le Peuple Français, dans l'ivreſſe,
Se réveille au bruit des concerts.
C'eſt lui, je le vois, il s'avance :
Dans un excès de ſa clémence
Le Ciel le rend à nos ſouhaits.
LOUIS, porté ſur un nuage,
Nous offre ce précieux gage
De ſon amour, de ſes bienfaits.

INSPIRE-MOI, Dieu du génie,
Les traits ſublimes de tes chants ;
Prends ton Luth, Dieu de l'harmonie,
Mêle tes ſons à mes accens.
Ranimons-nous d'un nouveau zèle,
Pour chanter la gloire immortelle
Et de NECKER & de LOUIS.
Vers les cieux, ma Muſe élancée,
Oſe réchauffer ſa penſée
Au feu des céleſtes lambris.

AINSI qu'une brillante Aurore
Chaſſe les ombres de la nuit ;
Son nom dans nos cœurs fait éclore
Le calme dont le ſien jouit.
Il ſe montre, le trouble ceſſe ;
La faim, le chagrin, la triſteſſe,
Se diſperſent à ſes regards :
Sur ſes aîles la confiance
Ramene la paix, ſa préſence
Excite à l'envi les beaux Arts.

POUR l'annoncer dans les campagnes
Cerès, ſenſible à ſon retour,
Fait allumer ſur les montagnes
Des feux vers le déclin du jour.
La fête ainſi ſe communique ;
Et dans l'alégreſſe publique,
Les Bergers, au ſon des haut-bois,
Danſant à l'ombre d'un vieux chêne,
Répétent ſon nom dans la plaine
Et celui du meilleur des Rois.

Rassure-toi dans ta chaumière,
Humble & ſage Cultivateur,
Necker veut être une barrière
Contre ton cruel Oppreſſeur.
Raſſure-toi, ſes ſoins propices
Mettront chaque jour tes ſervices
Sous les yeux de ton Souverain.
La Juſtice ſera ton guide,
La Vertu lui ſervant d'Égide,
Il bravera le Publicain.

Il jouit, ce vaſte Génie,
De ſon triomphe & de ſes droits;
Aujourd'hui la Philoſophie,
Aſſiſe à côté de nos Rois,
Va, travaillant pour tous les âges,
Diſſiper les vents, les orages,
Qui ſur nous grondent dans les airs.
Bientôt du ciel, la belle Aſtrée,
Deſcendra, (*) richement parée,
Portant des rameaux toujours verds.

(*) C'eſt-à-dire, après la tenue des Etats Généraux.

FIN.